NOUVEAU THEATRE ITALIEN.

L'HOROSCOPE ACCOMPLI,

COMEDIE EN UN ACTE,

Representée pour la premiere fois par les Comediens Italiens Ordinaires du Roy, le 6. Juillet 1727.





A PARIS;
Chez BRIASSON, rue S. Jacques, à la Science.

MDCC. XXXII.
Avec Approbation & Privilege du Roy.



A MADAME

LA MARQUISE DE TOURNON.

MADAME,

Puisque c'est vous qui par votre Approbation m'avez déterminé à donner cette Piece de Theâtre au Public, pouvois-je raisonnablement douter de la réüssite? Non, MADAME; *personne n'ignore la justesse d'esprit avec laquelle vous pensez, & qu'il est peu de personnes de votre sexe & de votre condition qui puissent vous être comparées; ne craignez pas,* MADAME, *en mettant votre nom à la tête de cette Comédie que suivant le stile ordinaire des Epîtres dédicatoires, je m'étende ici sur votre éloge; cette entreprise est au-dessus de mes forces, je me contenterai de vous avoüer que je compterois pour peu de choses ces graces dont la nature vous a été prodigue, si elles n'étoient accompagnées de cette bonté & de cette*

affabilité, qui vous gagne les cœurs de tous ceux qui ont l'honneur de vous connoître ; mais ce qu'il y a de plus admirable en vous, MADAME, *c'est qu'unie d puis plusieurs années au plus aimable Seigneur de la Cour, vous avez trouvé le secret de conserver & d'augmenter sa tendresse, cela ne se fait point sans une espece d'enchantem nt dont vous seule êtes capable ; pardonnez,* MADAME, *si témoin de cette union charmante j'ose ici la publier ; un exemple aussi rare & presque unique, ne peut être exposé au trop grand jour, je m'estime heureux d'avoir trouvé l'occasion de vous en témoigner publiquement mon admiration, & le profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,*

MADAME,

Votre très-humble & très-obeissant Serviteur GEULLETTE.

JE ne crois pas que Monſieur Geullette ſoit fâché de ce que je l'ai nommé dans cette édition du nouveau Théatre Italien, pour lequel il a compoſé pluſieurs bonnes Pieces avec un déſintereſſement très-louable.

J'ai encore imprimé de lui

L'AMOUR PRECEPTEUR, Comédie.



ACTEURS.

PANTALON.

SILVIA.

LISETTE.

ARLEQUIN, Valet de Pantalon.

LEANDRE.

TRIVELIN, Valet de Leandre.

Esclaves Turcs dansans, & chantans.

La Scene est à Livourne.



L'HOROSCOPE ACCOMPLI, COMEDIE.



SCENE PREMIERE.

Le Théatre représente un salon de la maison de Pantalon.

PANTALON, *seul.*



Ue je me pique mal-à-propos d'une dangereuse délicatesse! tout prêt à me marier, maître absolu du sort de la personne que j'épouse, je m'avise de vouloir pénétrer dans l'avenir, je veux sçavoir si elle m'aime, si elle me sera toûjours fidelle, & ce qui fait encore la sottise de ma curiosité, c'est que je

ferois menacé du fort le plus malheureux, que je ne laifferois pas de conclure l'affaire. Voilà les hommes, ils ont plus d'empreffement à s'inftruire de leur infortune qu'à la prévenir; je fuis fûr même que fi le Docteur Lanternon qui paffe dans tout Livourne pour infaillible dans fes prédictions, me menace de quelque cataftrophe, je le traiterai de vifionaire; mais en revanche ce fera le plus habile homme du monde, s'il flate ma paffion d'un favorable augure : ce qui peut me raffurer dans le peril que je vais tenter, c'eft que Silvia depuis l'âge de deux ans que fon pere me la laiffa en mourant, n'a point vû d'autre homme que moi, j'aurai foin même après notre mariage de lui faire continuer ce genre de vie, & je ne crains pas que la compagne que je lui ai donnée puiffe lui gâter l'efprit; elle eft auffi innocente qu'elle, quoi qu'un peu plus âgée; & toutes deux ont reçu la même éducation : je fuis dans une impatience extrême, il n'y a qu'une demie lieüe d'ici chez notre Aftrologue, & il y a plus de quatre heures qu'Arlequin y eft allé; mais enfin le voici. Eh bien m'apporte-tu de bonnes nouvelles?

SCENE II.

PANTALON, ARLEQUIN.

ARLEQUIN.

MA foi, Monſieur, je ne ſçais rien.

PANTALON.

Comment donc, qu'es-ce que cela ſignifie? N'as-tu pas trouvé le Docteur?

ARLEQUIN.

Pardonnez-moi, Monſieur; nous nous ſommes entretenus enſemble pendant plus de deux heures ſur l'Aſtrologie.... Ah l'habile homme!

PANTALON.

Je le ſçais. Allons au fait.

ARLEQUIN.

Il étoit dans ſon Cabinet la tête appuyée ſur ſa main, & liſoit tout haut dans un grand Livre : Mercure eſt en conjonction avec Venus (diſoit-il ſans me voir.) Bonne année pour les Maris jaloux, lui ai-je répondu.

PANTALON.

L'impertinent! & qu'a dit le Docteur à cette ſottiſe.

ARLEQUIN.

Il n'apû s'empêcher de rire & m'a fait affeoir à fes côtés, alors je lui ai prefenté le papier que vous m'aviez donné; il a fait la-deffus plufieurs ronds avec un compas, Jupiter eft rétrogradant a-t'il dit, le Capricorne domine, Saturne eft fon defcendant ou fon montant; que diable fçais-je moi. Enfin, Monfieur, il a barboüillé tout cela dans cette Lettre.

PANTALON.

Et donne-la donc! voilà bien des difcours inutiles.

Il lit.

» Que tu eft heureux! tu plais par tout
» où tu te trouve, ta feule prefence inf-
» pire la joye, & tu feras marié dans
» le jour à l'objet que tu aimes fans
» craindre les fuites prefqu'ordinaires
» de l'himenée.

Je ne me fens pas de plaifir.

ARLEQUIN.

Doucement, Monfieur, ceci n'a rien qui vous regarde, & c'eft mon Horofcope que le Docteur a tiré par-deffus le marché.

PANTALON.

Comment maraut ton Horofcope?

ARLEQUIN.

Oüi, Monfieur, voilà le vôtre.

PANTALON, *lit.*

Que qui tu fois, fi tu penfe au ma- « riage, ton front eft deftiné à d'étran- « ges avantures, laiffe à ton neuveu le « foin & la gloire de défricher le cœur « d'une jeune innocente que tu aimes; « fon premier abord fera plus d'impref- « fion fur elle que toutes tes froides « careffes. Ah, ah, ah, c'eft là mon Horofcope?

ARLEQUIN.

Apparemment.

PANTALON.

Ou le Docteur n'eft qu'un afne, ou tu ne lui as pas donné ma nativité.

ARLEQUIN.

Eh Monfieur, la voilà au dos de votre Horofcope.

PANTALON.

Cela étant, le Docteur malgré cette grande réputation qu'il s'eft acquife, n'eft qu'un ignorant, je n'ai jamais eû de neveu.

ARLEQUIN.

Et que fçavez-vous, Monfieur, je vous ai entendu parler d'une Sœur.

PANTALON.

Bon, elle eſt morte ſans avoir jamais été mariée; il y a environ vingt-cinq ans qu'elle perit le plus malheureuſement du monde ſur les côtes dans une petite barque, en ſe promenant ſur mer avec ſa gouvernante; ainſi les obſervations de l'Aſtrologue ſont fauſſes, & j'épouſe Silvia.

ARLEQUIN.

Quelle eſt cette Silvia?

PANTALON.

Tu le ſçauras bien-tôt.

ARLEQUIN.

Marié à l'objet que j'aime ſans craindre les ſuites preſque ordinaire de l'hymenée; o che guſto!

PANTALON.

Comment tu ſerois amoureux?

ARLEQUIN.

Oüi, Monſieur, amoureux depuis trois jours, mais amoureux à la folie, & mon cœur s'eſt envollé par le trou de cette ſerrure.

PANTALON.

Ohimé. Ce faquin aura vû ſans doute Silvia que je lui ai cachée juſqu'à ce jour avec tant de précaution... & qui vous a permis Monſieur le maraut de

regarder par le trou de cette serrure.

ARLEQUIN.

Parbleu voilà une belle demande..... Ah Monsieur, la gentille paysanne !

PANTALON.

Ah! je respire, c'est de Lisette qu'il est amoureux; eh bien Arlequin je te promets de te donner cette paysanne pour épouse.

ARLEQUIN.

Que je vous serai obligé. Mais, Monsieur, n'y auroit-il pas moyen de voir cette charmante personne de plus près ?

PANTALON.

Oüi. Mais écoute; cette Silvia que j'aime est une jeune fille dont je veux faire ma femme, je voudrois la cacher aux rayons même du jour; c'est la raison pour laquelle depuis un mois que tu es à mon service, je t'ai laissé ignorer mon amour. Elle n'a jamais vû d'autre homme que moi...

ARLEQUIN, *à part.*

Tant mieux pour lui.

PANTALON.

Comme elle est enfermée dans cet appartement secret avec Lisette, dont tu es amoureux, & que je n'apprehende

pas que ta figure me fasse tort, je vais t'y conduire.

ARLEQUIN, *à part.*

Pardy je ne donnerois pas ma figure pour la sienne.

PANTALON.

Mais il faut auparavant que je passe dans mon cabinet pour y faire quelqu'arrangement au sujet de mon mariage prochain; suis-moi, nous reviendrons ici dans le moment.

SCENE III.

Le Théatre change & represente l'appartement de Silvia.

SILVIA, LISETTE.

SILVIA.

QUe je m'ennuye, ma chere Lisette, dans ce triste séjour ! quel crime ai-je donc commis pour souffrir une si longue captivité ?

LISETTE.

Nous ne sommes pas plus heureuses l'une que l'autre; mais le Seigneur Pantalon qui m'a mis dès l'enfance auprès

de vous, m'a assuré que l'on traite ainsi toutes les filles en Italie.

SILVIA.

Cela peut être Lisette, mais Pantalon nous trompe, & je le soupçonne de quelque mauvais dessein; malgré l'extrême simplicité dans laquelle il m'éleve, je suis moins ignorante qu'il ne croit, & je sens que mon cœur n'est point fait pour rester dans l'inaction.

LISETTE.

Je n'entends rien à ce langage là, mais je m'appetçois effectivement que vous êtes toute autre depuis quelques jours.

SILVIA.

Et n'en ai-je pas une juste raison; Pantalon de qui je dépends (sans que je sçache pourquoi) m'a donné l'éducation la plus commune; je sçais à peine lire, écrire, & un peu de Musique; encore est-ce lui qui m'a servi de Maître, mais il a eu grand soin de me cacher les choses les plus essentielles de la vie, puisqu'il ne m'a jamais appris qu'il y ait dans le monde des hommes faits autrement que lui.

LISETTE.

Des hommes faits autrement que lui! Et comment sçavez-vous qu'il y en ait?

SILVIA.

Je vais te l'expliquer ma chere enfant. J'ai découvert derriere la tapisserie qui est au coin de mon lit, une petite armoire; il n'y avoit point de clef, j'en ai brisé la serrure : & j'ai trouvé un tresor inestimable, ce sont les livres que tu me vois lire tous les jours avec tant d'attention; ah! Lisette, les jolies choses qu'ils contiennent, ils sont remplis d'évenemens si tendres qu'ils m'arrachent souvent des larmes; ici un jeune Berger appellé Celadon profite d'une Fête galante, pour voir sa maîtresse Astrée; après avoir essuyé de sa part les plus cruelles rigueurs, & prêt à mourir pour elle, ils se trouvent tous deux à la fontaine de verité d'amour, elle leur découvre toute la sincerité de leurs feux, & ils s'épousent.

LISETTE.

Voilà une fin d'Histoire bien jolie.

SILVIA.

Le Chevalier Amadis, fait mille actions incroyables pour plaire à la Princesse Oriane qui le rebute, parce qu'elle le croit infidelle, ils tombent l'un & l'autre au pouvoir d'un malin Enchanteur; au moment qu'ils vont expirer, une

une bonne Fée nommée Urgande, les enleve, & les transporte dans le Palais d'Appollidon, Amadis en y passant sous l'arc des loyaux Amants, fait connoître à sa Maîtresse l'injustice de ses soupçons, & ils s'épousent.

LISETTE.

Et ils s'épousent ! cela est charmant.

SILVIA.

Daphnis, & Chloé, deux jeunes enfans exposés & nourris l'un par une Brebis, l'autre par une Chevre sont élevés par des Pasteurs, ils suivent eux-mêmes cette profession, ils s'aiment dès l'enfance de l'ardeur la plus pure : Daphnis est reconnu pour être fils d'un riche habitant de la Grece, il est au désespoir de voir que sa naissance l'éloigne de Chloé ; cette belle Bergere se trouve par la suite être d'une condition égale à celle de son Amant, & avec le consentement de leurs parens, & l'applaudissement general de toute la contrée, ils s'épousent.... & ils s'épousent.

LISETTE.

Ah, Mademoiselle, ces avantures sont encore plus touchantes que les autres.

SILVIA.

Bon, Lisette, je te passe sous silence

nombre d'évenemens & de circonstances de cette Histoire, sur lesquelles j'ai toute l'ignorance possible, je fais mille raisonnemens plus confus les uns que les autres sur les endroits que je ne comprends pas, dont je n'ose demander l'explication à Pantalon, & je cherche dans mon esprit comment je pourrois m'en instruire.

LISETTE.

Cela n'est pas aisé : mais diantre soit de l'importun.

SCENE IV.

SILVIA, LISETTE, PANTALON, ARLEQUIN.

PANTALON.

Bon jour, aimable Silvia.

ARLEQUIN.

Bon jour belle mignonne.

SILVIA.

Et bien bon jour Monsieur.

LISETTE.

Ah, Mademoiselle, voilà sans doute un de ces jolis hommes que vous aviez tant d'envie de connoître?

PANTALON.

Vous me paroissez bien de mauvaise humeur ?

ARLEQUIN.

Vous me paroissez bien semillante ?

SILVIA.

N'en ai-je pas raison ?

LISETTE.

Votre vûë me fait plaisir.

PANTALON.

Mais encore quel sujet avez-vous de vous plaindre ?

SILVIA.

Quel sujet, Monsieur, d'être renfermée comme je le suis.

PANTALON.

Il ne tiendra qu'à vous de ne le pas être encore long-tems.

SILVIA.

Ah, Monsieur, il n'est rien que je ne fasse pour sortir de cette esclavage.

PANTALON.

La chose n'est pas si difficile, vous n'avez qu'à vous résoudre à m'épouser.

SILVIA.

Vous épouser ! qu'est-ce que cela veut dire ?

ARLEQUIN.

Vous ignorez cela ?

LISETTE.

Apparemment : qui voulez-vous qui nous l'ait appris ?

ARLEQUIN.

Celà eſt charmant ! je vais vous l'expliquer, auſſi-bien cette jeune païſanne à qui je me marierai auſſi, paroît avoir beſoin de cette explication.

LISETTE.

Sans doute... mais faites enſorte que cela ſoit bien clair.

ARLEQUIN.

Bien clair.

PANTALON.

Garde-t'en bien : tu dirois peut-être quelqu'impertinence qui feroit rougir ces enfans là.

SILVIA.

Oh, Monſieur, nous ne ſçavons point encore de quoi il faut rougir.

ARLEQUIN.

Laiſſez-moi faire.... le mariage donc.... écoutez-moi bien.

SILVIA.

Oh, je vous écoute de toutes mes oreilles.

LISETTE.

Et moi auſſi.

ARLEQUIN.

Le mariage eſt comme.... une ſouriciere, une ſouriciere eſt garnie d'un petit morceau de lard friand.... voilà l'appas pour les jeunes Souris, elles veulent croquer le lardon, le pied leur gliſſe.... crac, les voilà priſes dans la ſouriciere.

SILVIA.

Je ne comprends rien à cela: & toi, Liſette.

LISETTE.

Ni moi non plus, mais il me ſemble pourtant, que je ne ſerois point fâchée de tomber dans la ſouriciere.

ARLEQUIN.

Eh bien, aimable Liſette, je ferai l'heureux matou qui ferai patte de velours, avec une Souris auſſi friande.

SILVIA.

Je n'entends point ce galimatias; que je ſçache du moins ce que c'eſt qu'un mari, & à quoi il eſt propre.

PANTALON.

Ceci m'embarraſſe. Un mari c'eſt un homme comme moi qui s'unit avec une fille de ton âge; cette ſocieté eſt charmante, le mari reçoit mille carreſſes de ſa femme, elle lui fait cent malices, ils

joüent ensemble à mille petits jeux badins; il l'embrasse....

SILVIA.

Ah, si cela est ainsi, vous ne serez jamais mon mari.

PANTALON.

Et pourquoi ?

SILVIA.

Moi vous faire des caresses! moi souffrir que vous m'embrassiez! ah Ciel! je fremis à une pareille proposition.

PANTALON.

Quest-ce à dire?

SILVIA.

C'est-à-dire que vous êtes si desagréable à mes yeux que je ne pourrois me resoudre à vous permettre seulement de me baiser la main.

ARLEQUIN.

Ohimé! & vous la belle êtes-vous aussi dégoûtée ?

LISETTE.

Pour moi, vos petites manieres me plaisent fort, & je m'y accoûtumerai aisément.

PANTALON.

Mais Silvia, pourquoi ne me pas aimer? je suis riche, j'ai de quoi satisfaire votre ambition & vos plaisirs.

ARLEQUIN.

J'en doute.

SILVIA.

Pour de l'ambition, Monsieur, je ne la connois point; à l'égard des plaisirs je ne crois pas que vous soyez capable de m'en donner; votre seule vûë me chagrine, & si tous les hommes sont faits comme vous & ce petit nain, je vous avoüe que j'ai pour eux beaucoup d'aversion.

LISETTE.

Mademoiselle, je ne suis pas si difficile moi, ce jeune garçon me plaît beaucoup.

ARLEQUIN.

Voilà ce qui s'appelle une fille de bon goût.

PANTALON.

Vous me haïssez donc?

SILVIA.

De tout mon cœur, & je voudrois que cela fut reciproque.

PANTALON.

Ah, Silvia, vous n'êtes qu'une ingrate. Est-ce-là la récompense de toutes les peines que je me suis donné pour votre éducation.

SILVIA.

Il est vrai que je vous dois beaucoup:

N'avez-vous point de honte de parler ainsi; tenez, je gage que ce garçon là vous donnera le tort, approchez mon ami.

LISETTE.

Au moins, si vous voulez que je vous aime, vous direz qu'elle a raison.

ARLEQUIN.

Je n'y manquerai pas.

PANTALON.

Si tu veux que je te donne Lisette, il faut prendre mon parti.

ARLEQUIN.

Laissez-moi faire.

SILVIA.

Dites-moi. Toutes les filles sont-elles aussi gentilles que Lisette & moi?

ARLEQUIN.

Oh que non, il y en a de laides & de malfaites.

SILVIA.

Et qui est-ce qui est assez sot pour les aimer, & pour les épouser les laides & malfaites.

ARLEQUIN.

C'est selon. Si elles ne sont pas riches elles restent pour les gages, si elles ont bien des écus, c'est à qui leur fera la cour, & la plûpart du tems elles se marient à de jolis hommes.

SILVIA

SILVIA.

Voilà ce que je voulois sçavoir. De fort jolis hommes; il y en a donc de ces jolis hommes?

ARLEQUIN.

Me voilà pris comme un sot.

PANTALON.

Ces jolis hommes sont faits comme nous, vous dis-je.

SILVIA.

Et comment donc sont bâtis ceux qui sont laids, & desagréables?

PANTALON.

Je vous en ferai voir aujourd'hui, dont je veux faire emplette, ils dansent, & chantent dans la perfection, cela vous fera passer le temps.

SILVIA.

Helas, Monsieur, je le passerai toûjours fort mal en ces lieux; je sens qu'il y manque quelque chose à ma satisfaction, mais j'ignore ce que c'est; vous m'avez élevée dans une ignorance profonde, & c'est ce dont je me plains. Ainsi loin de vous rendre graces de mon éducation, je vous sçais très-mauvais gré de la conduite que vous tenez avec moi.

PANTALON.

Qui diantre vous a suggeré tous ces raisonnemens?

SILVIA.

La nature ſeule me les fournit, Monſieur, & mon cœur me dit que nous ne naiſſons pas pour vivre dans l'eſclavage.

PANTALON.

Hé bien, ma chere Silvia, il n'eſt rien que je ne faſſe pour gagner votre cœur; vous ſerez libre quand il vous plaira, mais c'eſt à condition que vous me promettrez de m'aimer; dès ce moment rien ne vous manquera, vous aurez des bijoux de toutes façons. J'ai déja retenu des Eſclaves pour vous divertir.....

ARLEQUIN.

Allons faites un effort; tenez, quand vous ſerez venu à bout de l'aimer, vous l'épouſerez après ſans répugnance.

SILVIA.

Je le crois. (Il faut diſſimuler.) Mais Seigneur Pantalon, me tiendrez-vous parole?

PANTALON.

Ah, je vous le jure par vos beaux yeux, ma chere enfant. Liſette, tâche qu'elle ſe détermine à m'être favorable, je n'en ſerai pas ingrat, & je te ferai épouſer ce petit mauricaud.

LISETTE.

Allez, laiſſez-moi faire.

PANTALON.

Je vais promptement faire les emplettes. Jusqu'au revoir, belle Silvia, je ne tarderai gueres.

SILVIA.

Oh, Seigneur Pantalon ne vous pressez point, mettez-y tout le temps necessaire, & prenez garde de vous trop échauffer.

PANTALON.

Elle s'interesse déja à ma santé, oh quelle satisfaction !

LISETTE.

Et vous, revenez bien vîte au moins.

ARLEQUIN.

Vous n'avez donc pas peur que je me fatigue, moi ?

SCENE V.

Le Théatre change & représente le Salon de la maison de Pantalon.

LEANDRE TRIVELIN.

TRIVELIN.

MOnsieur, puis-je vous demander, ce que nous venons faire ici ?

LEANDRE.

Ne t'ai-je pas dit qu'outre un paquet

que j'ai à rendre à Pantalon de la part du Sieur Stephano mon pere, & son Correſpondant, j'ai encore une lettre de crédit pour y recevoir tout l'argent dont je puis avoir beſoin.

TRIVELIN.

Et vous venez de le voir ſortir, que ne lui parliez-vous donc; vous êtes un homme d'une eſpece toute nouvelle, vous épiez les momens où ceux qui vous doivent, ſortent de chez eux, & vous les laiſſez paſſer ſans leur rien demander; ſi vos Créanciers de Veniſe avoient la même honnêteté, vous ne donneriez pas tous les matins de ſi fatiguantes audiances. Mais que regardez-vous, il n'y eſt point, vous le ſçavez.

LEANDRE.

Ah, mon cher Trivelin, dans quelle agitation me trouvai-je?

TRIVELIN.

Je ne vous comprends point, vous n'entrez dans cette maiſon qu'avec une timidité qui me glace, vous n'abordez Pantalon qu'en tremblant; l'autre jour même après m'avoir montré votre Lettre de crédit & un paquet cacheté que vous aviez à lui rendre, vous feignites avec lui de l'avoir oublié, lorſqu'il vous

dit qu'il étoit prêt de faire honneur à ſon Correſpondant, je m'y perds.

LEANDRE.

Helas, j'ai des raiſons eſſentielles pour ne me point faire connoître ſi-tôt à Pantalon. Si j'avois donné mes lettres, quel prétexte pourrois-je trouver pour revenir ici?

TRIVELIN.

Eh, qu'avez-vous beſoin de prétexte?

LEANDRE.

Ah, Trivelin, que je ſuis amoureux

TRIVELIN.

Amoureux! Et de qui? je ne ſçache perſonne dans cette maiſon....

LEANDRE.

Ah, mon cher ami, apprends quel eſt l'objet de ma tendreſſe; c'eſt une jeune fille que le Seigneur Pantalon tient enfermée dans cet appartement; il y a quinze jours que je l'ai apperçuë pour la premiere fois par une fente de cette porte; depuis ce temps j'ai reſſenti pour elle l'amour le plus vif & le plus tendre, je languis éloigné du lieu qui renferme tout ce que j'aime, mais je l'apperçois... regarde Trivelin.

TRIVELIN.

Oüi ma foi, elle eſt des plus gentilles,

& il n'est pas difficile à present de comprendre pourquoi vous évitez ce bon homme.

LEANDRE.

Elle rentre dans un petit cabinet; que mon bonheur est de peu de durée!

TRIVELIN.

Il faudroit nous informer si ce ne seroit point une fille de Pantalon, en ce cas là on pourroit....

LEANDRE.

Pantalon ne passe pas pour être marié, & je crois plûtôt que c'est quelque jeune personne qu'il fait ainsi élever pour en faire sa femme; ne le seroit-elle pas déja? Ah, si cela étoit, je mourrois de douleur, mais il est dangereux que je reste ici plus long-temps; tiens, Trivelin, voilà ma bourse, n'épargne rien pour me faire voir de près cette gentille prisonniere. Pantalon n'a pour domestiques que deux commis pour sa banque, & qu'un Valet des plus balourds, il ne te connoît point, tâche par son moyen de me procurer une conversation avec cette adorable personne. *Il sort.*



SCENE VI.

TRIVELIN, *seul.*

VOilà un amour impromptu qui fait un terrible ravage dans le cœur de mon Maître. Quelle vivacité! il faut qu'il soit diablement amoureux pour m'avoir ainsi donné sa bourse, car il n'a pas plus d'argent qu'il lui en faut; il est vrai que le Sieur Stephano son Pere nous dit en partant de Venise qu'en montrant nos Lettres à Pantalon, nous ne manquerions de rien, que même elles lui causeroient une surprise dont il auroit de la peine à revenir... mais j'entends quelqu'un, éloignons-nous un peu... justement, c'est le Valet de Pantalon, tâchons de profiter de sa balourdise.

SCENE VII.

ARLEQUIN, TRIVELIN.

ARLEQUIN.

O Che gusto! che consolation! ô trop heureux Arlequin! j'en mourrai de joye; voilà la clef de l'apparte-

ment de ma maîtresse, & voici des bijoux que Monsieur Pantalon m'envoye porter à Silvia : pendant que cette jeune fille les examinera, j'aurai le temps de faire l'amour avec ma gentille paysanne. Ah, ma chere Lisette, que tes caresses me chatouillent l'ame.... il n'en est point de même du Seigner Pantalon, sa maîtresse ne répond pas trop à son amour, ma foi aussi c'est un vilain merle, & cette Silvia n'a pas tout-à-fait tort.

TRIVELIN.

J'en ai assez entendu pour le faire jaser.... bondi Signor Arlichino.

ARLEQUIN.

Qui vous a dit mon nom.

TRIVELIN.

Est-ce que vous ne me connoissez pas ?

ARLEQUIN.

Nullement.

TRIVELIN.

Je vous connois bien moi, je vous ai vû petit comme cela ; n'êtes-vous pas Valet du Seigneur Pantalon ?

ARLEQUIN.

Oüi.

TRIVELIN.

Je suis de votre pays.

ARLEQUIN.

De Bergame ?

TRIVELIN.

Oüi vraiment.

ARLEQUIN.

Ah, caro Bergamasco ! quel plaisir de vous embrasser.

TRIVELIN.

Vous me paroissez bien content de votre condition ?

ARLEQUIN.

Plus qu'on ne sçauroit dire.... je suis amoureux à la folie.

TRIVELIN.

Et aimé sans doute ! vous êtes d'une si jolie figure.

ARLEQUIN.

Très-aimé, & autant aimé, que mon maître est haï.

TRIVELIN.

Franchement ? aussi il est bien vieux & bien laid.

ARLEQUIN.

Cependant il compte se marier bientôt, & voudroit même que ce fût dès ce soir.

TRIVELIN.

Ouf... je le sçais.

ARLEQUIN.

Il eſt actuellement allé acheter quelques Eſclaves pour en faire preſent à ſa future.

TRIVELIN.

Et cette future eſt une jeune fille qu'il tient enfermée dans cette appartement; N'eſt-il pas vrai?

ARLEQUIN

Oüi vraiment. Qui vous a dit cela, il m'a bien défendu d'en parler.

TRIVELIN.

Je ſuis dans le ſecret.

ARLEQUIN.

Et moi, je me marie à la Suivante de cette fille: elle s'appelle Liſette; ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que ces deux jeunes perſonnes n'ont jamais vû d'homme que le Seigneur Pantalon & moi: elles ſont d'une ſimplicité qui me charme.

TRIVELIN.

Celá eſt en effet très-plaiſant; mais ſi vous vouliez rendre la choſe encore plus divertiſſante, je vais vous en donner le moyen.

ARLEQUIN.

Quel eſt-il.

TRIVELIN.

La fille que Pantalon doit épouſer, &

qui se nomme Silvia (vous voyez bien que je sçai son nom) est sœur de Monsieur Leandre mon maître qui vient exprès à Livourne pour ce mariage, & le plaisir seroit de l'introduire à l'insçû de Pantalon dans l'appartement où loge sa maîtresse & la vôtre ; cela seroit un effet fort comique.

ARLEQUIN.

Effectivement cela seroit bouffon.... mais Monsieur Pantalon ne m'a point parlé de ce frere.

TRIVELIN.

On ne pense pas à tout ; mon maître vient pourtant ici pour vaincre la répugnance que cette jeune fille peut avoir pour le mariage.

ARLEQUIN.

Ecoutez, cela ne sera pas aisé.

TRIVELIN.

Parbleu, je payerois pinte & le meilleur plat de macarons pour pouvoir faire cette petite malice à Pantalon.

ARLEQUIN.

Pinte & un plat de macarons ! ah caro paesan, touchez là ; voici la clef de l'appartement que mon maître m'a confiée, vous n'avez qu'à faire venir le Seigneur Leandre, je lui ouvrirai aussi-tôt la porte.

TRIVELIN.

Le voilà fort à propos.

SCENE VIII.

LEANDRE, ARLEQUIN, TRIVELIN.

LEANDRE.

J'Ai vû Pantalon prendre le chemin du port, & Arlequin rentrer ici avec une boëte sous son bras ; sans doute que mon Valet est en conference avec lui.

TRIVELIN.

Votre impatience vous ramene en ces lieux, Seigneur Leandre, vous avez tout lieu d'être content, (*à part*) j'ai déja gagné bien du terrain.

LEANDRE.

Ah, mon cher Trivelin, que je t'embrasse.

ARLEQUIN.

Tenez, voilà la clef de l'appartement. Votre sœur sera ma foi bien surprise, quand elle vous verra.

LEANDRE.

Quelle Sœur ?

TRIVELIN.

Mademoiselle Silvia, qui doit épouser le Seigneur Pantalon.

LEANDRE, *à part*

Oh Ciel ?

TRIVELIN.

Je n'ai pas crû devoir en faire mystere à Arlequin, je lui ai appris que vous veniez ici pour la déterminer à la nôce.

LEANDRE.

Puisque tu lui as tout dit....

ARLEQUIN.

Oüi Monsieur, je suis dans la confidence, & si vous n'étiez pas frere de Mademoiselle Silvia, je ne serois pas assez duppe pour vous laisser ainsi entrer.

TRIVELIN.

Je le crois bien. *A Leandre* (profitez de ce moment) nous allons Arlequin & moi au Cabaret le plus prochain renouveller la connoissance & boire à votre santé.

[*Arlequin ouvre la porte de l'appartement de Silvia, fait entrer Leandre, referme la porte & emporte la clef.*]



SCENE IX.

Le Theatre change & représente le Jardin de l'appartement de Silvia.

SILVIA, LISETTE, LEANDRE, *caché*.

SILVIA.

OUi ma chere Lisette, je te l'ai déja dit, rien n'est si tendre dans ces Livres que les conversations de ceux qui y sont les principaux personnages; leurs expressions sont si vives, si passionnées, que je ne puis comprendre par quelle raison la plûpart de ces filles sont si cruelles à leurs Amans.

LISETTE.

Je l'ignore comme vous, & je voudrois bien le sçavoir.

SILVIA.

Je me perds dans mes réflexions.... pourquoi ne pas répondre à la tendresse de leurs Amans, ils sont si bienfaits, si gracieux.

LISETTE.

Est-ce que vous les avez vûs?

SILVIA.

Oüi vraiment : mais ce n'eſt qu'en peinture, tiens ma chere Liſette, il y en a qui paroiſſent vêtus tout de fer, à cheval, & l'épée à la main; ceux-là me font peur, je te l'avoüe; d'autres tiennent un chien en leſſe, gardent leurs troupeaux & careſſent leurs moutons favoris, ceux-ci me plaiſent davantage; mais il y en a une troiſiéme eſpece vêtus je ne te ſçaurois dire comment, & leurs habillemens me paroiſſent ſi galants que je meurs d'envie de les connoître.

LISETTE.

Et vous appellez tous ces gens là ?

SILVIA.

Des Amans.

LISETTE.

Des Amans ! cela eſt drolle, & parmi tous ceux que vous avez vû, n'y en a-t'il pas qui ſoient faits comme ce petit noir de tantôt, je me ſens toute autre depuis qu'il m'a fait des careſſes; ah, je voudrois bien être certaine que ce fût là un Amant.

SILVIA.

Ah, Liſette, c'en eſt un ſans doute, ton cœur te le dit, & tu l'aimes déja, que j'envie ton bonheur ; pour moi je

n'ai que des ſentimens d'averſion pour Pantalon que j'amuſerai de belles paroles, juſqu'à ce que je puiſſe ſortir de ſa puiſſance ; mais pour me deſennuyer & diſſiper mon chagrin, donne-moi ce livre de muſique qui fait partie de ceux que j'ai trouvez ici.

LISETTE.

C'eſt celui où il y a des airs ſi tendres?

SILVIA.

Juſtement.

LISETTE.

Le voilà.

SILVIA.

Celui-ci convient à merveille à l'état où je ſuis.

Elle chante.

Premier Couplet.

Tandis que chaque jour,
Oiſeaux, dans ce bocage
Je vous vois à l'Amour
Offrir un libre hommage,
Me verra-t-on toûjours,
Sous un dur eſclvage,
Des plus beaux de mes jours
Ne pouvoir faire uſage.

Deuxiéme Couplet.

Amour n'eſt-il pas temps
Que ma contrainte ceſſe?
Viens finir mes tourmens,

Ton

Ton interêt t'en presse ;
Quand j'ose t'implorer,
Je n'ai point d'autre envie
Que de te consacrer
Tous les jours de ma vie.

L'on joüe un air de flutte douce.

SILVIA.

D'où provient cette charmante musique ! ah, Lisette, il y a ici quelque chose de surnaturel.

LISETTE.

Vous m'avez raconté qu'il y a des enchantements qui se terminent par une musique douce & tendre : ah, si c'étoit cette Urgande de tantôt qui vient à notre secours.... Car depuis ce moment je me suis imaginée que nous étions toutes deux sous la puissance de Pantalon par quelqu'effet de la magie, & qu'il est peut-être lui-même quelque vilain enchanteur.

SILVIA.

Hélas! cela pourroit bien être ; on les dépeint à peu près tels que lui, mais cette musique recommence : écoute je te prie.

Après un petit prélude sur la flutte douce, Leandre chante.

L'Amour est touché de vos larmes,
Jeune beauté comptez sur son secours,

Ce Dieu qui veille sur vos jours
Par le plus tendre Amant va finir vos allarmes,
Meritez ses faveurs par un juste retour,
Le cœur seul peut payer les bienfaits de l'Amour.

SILVIA.

Qu'entends-je, Lisette? c'est un oracle prononcé par l'Amour même; ah! j'ai lû de pareilles avantures dans les livres dont je t'ai parlé.... eh bien Dieu puissant, j'executerai vos ordres, ne me faites pas languir après cet Amant que vous me promettez, je brûle d'impatience de le voir : mais Ciel n'est-ce point une illusion?... ah, ah, ah.

LEANDRE.

Non, belle Silvia, croyez-en l'Amour, je suis un Amant; mais le plus tendre, le plus soûmis & le plus passionné; je vous aime charmante personne ; que dis-je, je vous adore; tout mon bonheur dépend de me voir aimé de vous, & je mourrois de douleur à vos pieds, si j'étois assez malheureux pour que mes vœux fussent rebutez.

SILVIA.

Vous êtes un Amant.... c'est vous qui devez me procurer la liberté, & aux volontez duquel l'Amour vient de m'annoncer que je devois être soumise....

LEANDRE.

Oüi, adorable Silvia, ne ſoyez point rebelle aux ordres d'un Dieu qui ne veut point qu'on lui reſiſte, c'eſt lui qui m'a conduit en ces lieux pour vous y arracher de l'eſclavage où vous retient injuſtement un vieillard indigne de vous poſſeder; & je ſuis prêt à affronter la mort la plus terrible plûtôt que de lui ceder un objet ſans la poſſeſſion duquel je renoncerois à la vie....

SILVIA.

Ah, Liſette, la joye m'étouffe.... délaſſe-moi je te prie... voilà tout le langage de mes livres.... l'Amour même n'y eſt pas dépeint avec plus de graces qu'en a cet aimable Cavalier... quelle difference de la peinture avec la réalité.... non Seigneur, non, vous ne mourrez point je vous en aſſure, il y a trop long-temps que je ſouhaite voir un Amant d'une figure auſſi charmante, pour le rebuter.... d'ailleurs je dois obéïr au Dieu qui vous amene dans ces lieux; ah! je le fais ſans répugnance, je ne vous aime déja que trop... ai-je tort Liſette?

LISETTE.

Non vraiment, jamais je n'ai rien vû de si beau & de si brillant.

LEANDRE.

Rien ne peut égaler ma joye.

SILVIA.

Comment vous nomme-t'on?

LEANDRE.

Leandre.

SILVIA.

Que voilà un nom séduisant! Leandre! je l'aurai toûjours à la bouche. Mais j'ai lû que les hommes étoient quelquefois infideles; ah, Leandre ne me tromperez-vous point; m'aimerez-vous toûjours?

LEANDRE.

Ah, belle Silvia, pouvez-vous en douter sans m'offenser mortellement.

SILVIA.

Eh bien, ne vous fâchez pas, mon cher Leandre, je vous crois...

LEANDRE.

Qu'il y auroit de cruauté à vous abuser? Non, je le repete, je vous adore, & je suis prêt à vous épouser dans le moment même. Voilà ma foi, que voulez-vous de plus.

SILVIA.

Je la reçois volontiers.... mais cela n'eſt pas tout-à-fait dans les regles.

LEANDRE.

Comment!

SILVIA.

Bon, dans la plûpart des livres que j'ai lû, on n'épouſe qu'au cinq, ou ſixiéme Volume; & il y a preſque toûjours un enlevement qui précede.

LEANDRE.

S'il ne tient qu'à cela, je vous enleverai; partons ſans differer.

LISETTE.

Pour moi, Mademoiſelle, je ne vous ſuivrai pas.

SILVIA.

Eh pourquoi Liſette?

LISETTE.

Je ne veux point partir ſans mon petit brunet.

LEANDRE.

Hé bien, nous l'emmenerons avec nous, puiſque ce brunet ſans doute n'eſt autre qu'Arlequin ami de mon Valet, mais je les apperçois l'un & l'autre.



SCENE X.

SILVIA, LISETTE, LEANDRE, ARLEQUIN, TRIVELIN.

ARLEQUIN.

AH, gentille Lisette, est-ce bien vous que je revois?

LISETTE.

Oüi, mon cher petit ami, c'est-moi-même.

ARLEQUIN.

Que je suis aise; tenez, mettez la main sur mon cœur, vous y sentirez une agitation si violente que je suis sûr que cela vous fera pitié.

LISETTE.

Effectivement. Mais je ressens presque les mêmes mouvemens.

ARLEQUIN.

Que je voye. Hélas oüi.

LISETTE.

Qu'est-ce que vous portez dans ce coffre?

ARLEQUIN.

Ce sont des bijoux que Monsieur Pantalon envoye à cette belle fille, (qui n'est

pourtant pas si drolle que vous,) mais je ne pensois seulement pas à elle. Tenez, Mademoiselle, voilà ce que mon maître vous envoye.

SILVIA.

Ah, je ne veux rien recevoir de ce vilain homme.

TRIVELIN.

Mademoiselle, prenez toûjours, nous en aurons peut-être besoin.

LEANDRE.

Le conseil de mon Valet est sage, belle Silvia.

SILVIA.

Je le reçois donc parce que cela paroît vous faire plaisir, & que je ne cherche qu'à vous en faire, mais je vous avertis, mon cher Leandre, que je ne suis point du tout sensible à ce present, & qu'une simple fleur que je recevrois de votre main me seroit mille fois plus chere.

LEANDRE.

Que cette simplicité a de charmes pour moi !

LISETTE, *à Arlequin.*

Hé ! vous ne me faites aucun present, vous ?

ARLEQUIN.

Moi? Pardonnez-moi. Que lui donner.

(*reprend le coffre à Silvia,*) & bien Lisette je vous donne tout cela.

TRIVELIN, *reprend le coffre.*

Hé mais! Vous n'y pensez pas Arlequin, ceci n'est point à vous.

ARLEQUIN.

Comment ferai-je donc?

SILVIA.

Tenez mon ami, voilà de quoi contenter votre maîtresse, faites-lui present de ces bagatelles.

ARLEQUIN.

Grand merci Mademoiselle. Que Lisette va être belle avec tout cela.

LEANDRE.

Allons, belle Silvia, profitons de l'absence de votre Geolier, partons sans differer davantage.

SCENE XI.

SILVIA, LISETTE, LEANDRE, ARLEQUIN, TRIVELIN, PANTALON.

PANTALON.

Ciel! que vois-je! un Cavalier avec Silvia! Je vous trouve bien temeraire, Monsieur, d'entrer ainsi chez moi.

LEANDRE.

LEANDRE.

Monsieur ?

PANTALON.

Et vous bien hardi de parler à un homme sans ma permission.

SILVIA.

Appellez-vous cela un homme, Monsieur, il ne vous ressemble pourtant en aucune maniere.

PANTALON.

Hé ventrebleu, il ne s'agit point ici de faire l'innocente, je vois bien que je suis trahi. (*à Arlequin*) Et toi malheureux, de quoi ris-tu ? Je ne sçais à quoi il tient que je te donne cent coups de bâton.

ARLEQUIN.

O che bestia, che ignorante !

PANTALON.

Comment maraut !

ARLEQUIN.

Quoi, vous ne connoissez pas ce Cavalier, c'est le frere de votre maîtresse.

PANTALON.

Quelle extravagance ! Slvia n'a point de frere.

ARLEQUIN.

Et si vous dis-je. Je ne lui aurois point ouvert la porte moi-même sans cela, demandez-lui plûtôt ?

LEANDRE.

Mon Valet s'est servi de cette ruse pour me donner entrée dans ces lieux; & l'amour y secondant mes intentions, a fait approuver ma passion à cette belle personne que je viens d'épouser.

ARLEQUIN.

O che furbo!

PANTALON.

Epouser?

SILVIA.

Oüi, Monsieur, vous m'avez dit tantôt qu'il n'y avoit que le mariage, qui put me tirer de captivité, je me suis mariée pour en sortir.

PANTALON.

Mais c'est en m'épousant que vous pouviez devenir libre.

SILVIA.

Vous épouser! ah, Monsieur, j'aimerois mieux cent fois rester dans l'esclavage.

PANTALON.

Ah! je suis au desespoir. Et toi coquine?

LISETTE.

Moi, Monsieur? voilà mon petit mari.

ARLEQUIN.

Cela eſt vrai, je ſuis auſſi ſon liberateur.

PANTALON.

Fort bien. Et je ſouffrirois un pareil affront? Morbleu, Monſieur, délogez promptement de chez moi, ou par la mort....

LEANDRE.

Très-volontiers, Monſieur; je ne prétends point reſter ici malgré vous, mais vous me permettrés s'il vous plaît d'emmener ma femme.

PANTALON.

Votre femme.... ſi vous ne vous retirez....

ARLEQUIN.

Eh, Monſieur, c'eſt votre beau-frere.

PANTALON.

C'eſt un fourbe, & un avanturier.... La fureur qui m'aveugloit d'abord m'empêchoit de le reconnoître, mais je me ſouviens qu'il rode dans ce quartier depuis quinze jours, que l'ayant trouvé dans ma maiſon, il m'a fait accroire qu'il avoit une lettre de change ou de crédit du Seigneur Stephano mon Correſpondant, & quand il a fallu me la montrer, le drôle s'eſt tiré d'embarras

en disant qu'il l'avoit oubliée.

LEANDRE.

Je ne vous en imposois point, Seigneur Pantalon. Voici sa lettre, lisez.

PANTALON.

Je reconnois sa signature.

Il lit. De Venise.

» Je vous adresse mon fils, Seigneur » Pantalon. (Vous êtes fils du Seigneur Stephano ?)

LEANDRE.

Oüi, Monsieur, pour vous servir.

PANTALON *à part.*

Je me serois bien passé de ses services!

Il lit.

» C'est un Cavalier assez bienfait, (que trop, dont j'enrage) & qui me» rite toute votre tendresse, (oui vraiment, il s'y prend fort bien,) puisqu'il » est votre neveu....

Mon neveu! le Seigneur Stephano se moque de moi....

Il jette la lettre, Leandre la ramasse & la lui rend.

LEANDRE.

Continez s'il vous plaît.

PANTALON, *lit.*

» Le naufrage de la Signora Pandora

votre Sœur fut imaginaire. (Cela seroit-« il croyable !) «

ARLEQUIN.

Pourquoi non ?

PANTALON.

Nous nous aimions. «

ARLEQUIN.

Rien n'est plus naturel.

PANTALON.

Je l'enlevai de concert avec sa Gouvernante, nous nous épousâmes à « Venise. «

ARLEQUIN.

Il n'y a rien à dire à cela.

PANTALON.

Et Leandre est le fruit de nos amours. «

ARLEQUIN.

Les enfans de l'Amour sont plus beaux que les autres.

PANTALON.

Je me flatte que vous me reconnoî- « trés pour votre beau frere, sinon je « vous prie de remettre à mon fils les « cinquante mille écus de fonds que « vous avez à moi. « (Ohimé... mais je ne suis pas obligé d'ajoûter foi aveuglement à la lettre du Seigneur Stephano ?)

LEANDRE.

Poursuivez je vous prie.

PANTALON.

Il lit.

» J'aimois, je connoissois la severité de » mon Pere, Stephano sçut vaincre » mes scrupules, je suis sa femme & il » ne manque rien à mon bonheur, » mon cher frere, que la satisfaction » de vous voir approuver mon mariage *Pandora.*

PANTALON.

Ah, maudit Docteur Lanternon, ta prédiction ne se trouve que trop veritable.

LEANDRE.

Hé bien Seigneur Pantalon, êtes-vous bien convaincu que vous êtes mon Oncle?

PANTALON.

Que trop, pour mon malheur: voilà donc mon Horoscope accompli; qui diable auroit pû s'imaginer que ma Sœur m'eut joüé un pareil tour.

ARLEQUIN.

Je vous l'avois bien dit moi... Oh il faut se défier des femmes jusqu'après leur mort.

LEANDRE.

Hé bien donc, mon cher Oncle, ayez quelque bonté pour un neveu qui en

ſera éternellement reconnoiſſant, conſentez que cette aimable perſonne ſoit mon épouſe, auſſi-bien pourriez-vous être heureux ſans poſſeder ſon cœur.

SILVIA.

Tenez, Seigneur Pantalon, je vous adorerai comme mon Oncle; mais il n'y a point d'extremité à laquelle je ne me portaſſe plûtôt que de devenir votre femme.

PANTALON.

Voilà qui eſt décidé. Oüi, Silvia je renonce à votre poſſeſſion, au défaut de votre amour je veux avoir toute votre eſtime; je conſens à votre hymen avec mon neveu, & je vous aſſure tout mon bien.

LEANDRE.

Ah charmante Silvia, que ma joye eſt parfaite; mon bonheur paſſe toutes mes eſperances... mon cher Oncle, que je vous ſuis obligé.

ARLEQUIN.

Et Liſette que vous m'aviez promiſe... vous ſçavez là-deſſus la prédiction du Docteur.

PANTALON.

Hé bien je te l'accorde.

Je vous avois, belle Silvia, acheté

des Esclaves qui sçavent chanter & danser; je vous en fais present. Arlequin fais-les venir & prenons tous part à l'union de ces aimables époux.

Les Esclaves Turcs forment un divertissement de danses.

SILVIA.

Seigneur Pantalon, j'ai tant d'aversion pour l'esclavage que je vous prie de trouver bon que je donne la liberté à ces Esclaves, ils me plaisent beaucoup, mais j'aime mieux m'en priver que de les retenir contre leur gré.

PANTALON.

Voilà des sentimens bien nobles. Très-volontiers, qu'ils joüissent de la liberté; mais c'est à condition, qu'ils resteront ici pendant quelques jours pour nous procurer tous les divertissemens dont ils sont capables.

Deux Esclaves chantent.

Du bonheur des mortels, àrbitre souveraine,
Liberté, douce liberté,
Que notre cœur est enchanté,
Du sort heureux qui vous ramene.



Dans les plaisirs faite couler nos jours,
Terminez à jamais nos peines,
Et qu'on ne porte plus en ces lieux d'autres chaines
Que celles du Dieu des Amours.

UN ESCLAVE.

La Liberté d'elle-même est charmante.
Par tout on vante
Ses attraits flateurs,
Mais elle est mille fois plus aimable,
Quand on la tient d'un objet adorable
Qui la ravit à tous les cœurs.

UN AUTRE ESCLAVE.

Le plaisir de vous rendre hommage
Nous dédommage
De tous les maux que nous avons soufferts,
Un doux pouvoir sous vos loix nous entraîne,
Et quand vos mains ont brisé notre chaîne,
Vos yeux nous ont donné de nouveaux fers.

I. VAUDEVILLE.

D'un jeune plumet vif & tendre.
Philis voulant combler les vœux,
Fut à l'oracle pour apprendre
S'il auroit toûjours mêmes feux;
On lui dit que, suivant l'usage,
Son bonheur le rendroit volage;
Beautez sensibles songez-y,
Cet Horoscope est accompli.

Un mari languissant, débile,
D'heritiers étant dépourvu,
Pour en avoir, vit la Sibile,
Voici ce qui fut répondu:
Le grand air te feroit utile,
Pour quelques mois quitte la ville;
Il est six jours hors de chez lui,
Et l'Horoscope est accompli.

L'époux d'une femme jolie,
Dans l'embarras d'un gros procez,
Eut recours à l'Astrologie
Pour en apprendre le succez,
On lui prédit victoire entiere,
Si Madame suivoit l'affaire;
Il le permit en bon Mari,
Et vit l'Horoscope accompli.



On prédit à ceraine prude
Que l'amour vaincroit sa rigueur,
Elle redouble son étude
Pour rendre l'oracle menteur:
Gens d'élire viennent chez elle;
Aucun ne fléchit la cruelle;
Il se presente un étourdi.
Voilà l'Horoscope accompli.



Un vieux & grave personnage
Dans l'hymen voulant s'engager,
L'oracle lui dit qu'à son âge
On doit craindre certain danger;
Toûjours rempli de sa folie,
Un beau matin il se marie,
Hélas avant le jour fini,
L'Horoscope étoit accompli.



Sur le point de faire un voyage
Damon voulut être éclairci,
Si l'objet de son tendre hommage,
Ne le mettroit pas en oubli,
On lui prédit que sa Climene,
L'oublieroit avant la quinzaine;
Il part Dimanche & le Lundi
L'Horoscope étoit accompli.

ARLEQUIN.

Quand on nous fit venir en France,
L'oracle nous dit qu'en ces lieux
Rien n'échappe à la connoissance
Des Spectateurs judicieux ;
Mais que souvent votre indulgence,
Ranimeroit notre esperance ;
Puissions-nous encore aujourd'hui
Voir cet Horoscope accompli.

UN ESCLAVE, *chante.*

Dans l'univers
Rien n'est exemt de fers,
Un Heros qui suit la victoire
Se rend esclave de la gloire ;
Au Dieu de l'Or, immolant son repos
Le commerçant s'expose à la fureur des flots,
Le mortel, même le plus sage
Dans les liens de la raison sauvage,
Souffre la gêne nuit & jour,
Puisqu'il faut subir l'esclavage,
Je choisis celui de l'Amour.

II. VAUDEVILLE.

Quand une mere trop sauvage
Vous tient en cage,
Jeunes beautez je vous plains fort,
Quel esclavage !
C'est une mort.
Mais quand la mere moins chagrine,
Chez la voisine
Laisse aller par fois son tendron,
Hon, hon.
Encor vit-on.

Quand un Mari d'un caractere
Brusque & severe ,
Toûjours veille & jamais ne sort,
Quelle misere !
C'est une mort.
Mais quand un époux débonnaire
Peu sédentaire,
Veut qu'on soit libre en sa maison,
Hon , hon ,
Encor vit-on.

Lorsque l'on sert une Climene
Trop inhumaine
Qui s'effarouche à notre abord,
Ah, quelle peine !
C'est une mort
Mais quand Iris devant sa Bonne,
Fait la dragonne,
Et qu'en secret elle est mouton,
Hon, hon,
Encor vit-on.

Quand une fillette jolie
Fait la folie
De prendre un vieux qui toûjours dort,
La triste vie !
C'est une mort.
Mais pendant le temps qu'il sommeille,
Si l'Amant veille
Pour la consoler du grison,
Hon , hon ,
Encor vit-on.

Quand un objet sexagenaire
Qui cherche à plaire
Veut qu'on lui marque un doux transport,

Quelle misere !
C'eſt une mort.
Mais lorſque la Nimphe à lunette,
A pour ſoubrette,
Une jeune & fraiche don don,
Hon, hon,
Encor vit-on.

Quand il faut ſouffrir la preſence
Et la licence
D'un Traitant qui fait le Milord,
Quelle ſouffrance !
C'eſt une mort.
Mais quand le riche perſonnage,
Nous dedommage
Des mauvais tours du Pharaon,
Hon, hon,
Encor vit-on.

Quand un Amant ſous notre Empire
Toûjours ſoupire,
Et par ſes plaintes nous endort,
Ah, quel martire !
C'eſt une mort.
Mais quand un Galand ſçait nous dire,
Le mot pour rire,
Avec la petite chanſon,
Hon, hon,
Encor vit-on.

ARLEQUIN.

Lorſqu'en ces lieux l'Echo reſonne,
Et que perſonne,
N'y vient malgré tout notre effort,
Ah, j'en friſonne !
C'eſt une mort.

Mais quand il faut que l'on se serre
Dans le parterre,
Et que l'on garnit le balcon,
Hon, hon,
Encor vit-on.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *le nouveau Theatre Italien*; j'ai examiné en particulier les differentes pieces qui le composent, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. Fait à Paris ce 3. Novembre 1728.

DANCHET.